EXCURSION-CONGRÈS

DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

A LILLE-BAVAI-MARIEMONT

LES 4, 5 ET 6 JUIN 1949

Pour l'excursion traditionnelle de Pentecôte, notre Administrateur fut heureux cette année d'accueillir une proposition de M. J. Heurgon, professeur à la Faculté des lettres de Lille, qui, après avoir été le promoteur, fut l'organisateur du voyage.

Près de cinquante membres ont participé à l'excursion. Du côté lillois : MM. J. Beaujeu, Fr. Chamoux, G. Gaillard, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon ; de Belgique étaient venus M. A. Boutemy, Mme G. Faider-Feytmans, MM. M. Leroy, J. Muller, F. Peeters ; de Paris et de province : Mlle M.-T. Beuchard, MM. G. de Boussineau, P. Cornu, A. Dain, J. Descroix, R. Dumaine, M. Durry, Mlles J. Ernst, A. Fasciato, MM. A. Hubac, P. Lavedan, Y. Lefèvre, J. Le Gall, J. Marouzeau, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. J. Perrot, Ch. Picard, A. Piganiol, M. Ribaud, W. Seston, R. Villers, Mlle J. Zimermann.

A ces participants membres de la Société s'étaient joints Mmes Chamoux, Dain, Hellegouarc'h, Lavedan, Leroy, Picard, Mme et Mlle Piganiol et quelques étudiants de Paris et de Lille.

— Le groupe parisien, parti le samedi 4 à 13 heures, fut accueilli à Lille par les organisateurs et conduit à la Maison des Étudiantes, qui, malgré les traces encore visibles de l'occupation allemande, lui offrit pendant deux jours une cordiale et confortable hospitalité.

Le voyage coïncidait avec l'exposition au Musée des œuvres les plus marquantes du Musée de Gand, jointes à celles du Musée de Lille. Le conservateur, M. Maurois, en fit les honneurs avec une bonne grâce et une érudition dont notre président M. A. Dain le remercia avec chaleur.

La municipalité de Lille nous avait préparé à l'Hôtel-de-Ville une cordiale réception, présidée par le premier adjoint, M. J. Minne, professeur à la Faculté de médecine, entouré de M. le recteur M. Souriau, et de M. M. Herman, doyen de la Faculté des lettres. M. A. Dain, dans son remerciement, rappelle que nous comptons, parmi nos membres les plus fidèles, un ancien maire de Lille, l'illustre A.-M. Desrousseaux.

Dès après le dîner avait lieu à la Faculté des lettres la séance inaugurale, précédée d'une réception de M. le doyen Herman, qui nous offre le champagne dans le grand salon de la Faculté.

La séance, que M. le recteur Souriau et M. le doyen Herman honorent de leur présence, s'ouvre à 21 heures dans le grand amphithéâtre. Le président M. A. Dain donne la parole à Mme G. Faider, conservateur du Musée belge de Mariemont.

C'est la première fois depuis de longues et douloureuses années que la Société reprend contact avec ses amis belges, et nous retrouvons à Lille, devant Mme G. Faider, venue de Mariemont pour nous rencontrer, cette émotion qui nous avait gagnés en 1947 quand le Groupe Romand nous avait accueillis à Lausanne. La conférencière, avec l'élévation de pensée et le charme qui lui sont propres, sait trouver en commençant, pour notre Société et pour notre pays, des paroles émouvantes. Le sujet même qu'elle avait choisi : *Le nord de la Gaule à l'époque romaine,* se rattache à l'histoire d'un antique trait d'union entre France et Belgique.

— « Lorsque César conquit le Belgium, soit le territoire situé entre le Rhin, la mer du Nord et la Seine, les populations y étaient diversement groupées. En effet, les territoires méridionaux situés au sud des Ardennes étaient très peuplés, alors que dans les étendues arides du Nord ne vivait qu'une population clairsemée. La nécessité de défendre immédiatement la frontière du Rhin, rapidement fortifiée, contraignit les Romains à concevoir un réseau de routes desservant cette frontière et l'unissant, d'une part, au réseau rhodano-rhénan, d'autre part à l'Angleterre par Bavai et Boulogne. Une nouvelle répartition administrative, la création de villes et le développement des villas furent les conséquences de l'occupation romaine dans ces provinces, les plus septentrionales de l'empire. Les premières invasions qui se déclenchèrent vers 260 ne l'anéantirent que momentanément. Une fois les Barbares décimés par les empereurs Illyriens, la défense de points fortifiés disposés en profondeur soutint celle des frontières. La voie Cologne-Bavai-Boulogne devint une voie de rocade destinée à servir de base de défense à un glacis formé par les territoires situés au nord de cette voie ; ils étaient traversés de *diverticula* ou voies pénétrantes destinées à la surveillance de cette région perpétuellement menacée. Une vie économique intense persista au sud de ce système défensif. En 357, l'empereur Julien installa les Francs Saliens en Toxandrie. Ceux-ci contribuèrent à la défense de l'empire jusqu'au début du Ve siècle, moment où les invasions vandales compromirent définitivement la puissance romaine dans le Belgium[1]. »

1. Pour compléter ce résumé succinct, les lecteurs auront la ressource de se reporter aux

L'exposé était illustré de projections montrant les mouvements des populations dans cette partie de l'Empire, le développement du réseau routier et les bouleversements provoqués par les invasions de 268. Tout cela fit apparaître l'importance primordiale de Bavai et nous permit de mieux distinguer l'intérêt que présentent les salles d'archéologie de Mariemont, que nous devions visiter le lendemain. Aussi M. A. Dain put-il dire, en conclusion, que la conférence de Mme G. Faider avait donné sa véritable orientation à notre Congrès.

— Le lendemain dimanche, un autocar nous emporte de bonne heure vers Bavai. La route passe par Valenciennes, où nous visitons la bibliothèque, reçus par M. P. Lefrancq, conservateur de la bibliothèque et des archives, qui a, pour la circonstance, fait disposer dans une salle les plus beaux spécimens du fonds de Saint-Amand : c'est toute l'histoire de l'enluminure et de la miniature qui s'étale sous nos yeux. M. Lefrancq, avec sa grande érudition et la connaissance parfaite qu'il a des trésors commis à sa garde, nous promène de la Cantilène de sainte Eulalie (n° 150) à un des premiers représentants illustrés de l'Apocalypse de saint Jean (n° 99), au livre des Sentences de Pierre Lombard (n° 186) et à l'Ancien Testament (nos 1-5), décorés par Sawalon[1].

M. A. Boutemy, spécialiste du Scriptorium de Saint-Amand, en brosse rapidement l'histoire et nous donne un aperçu des recherches dont il a publié les résultats dans divers articles[2].

M. P. Lefrancq tient, enfin, à nous montrer la vieille salle de la bibliothèque. Cette salle, au plafond en plein cintre, aux murs tapissés de rayonnages en boiseries magnifiques, date de 1735, et représente la plus ancienne salle construite en France pour être une bibliothèque. Ce joyau, classé monument historique, dort sous son manteau de poussière vénérable, attendant que les crédits se dégèlent pour la rétablir dans un état digne de son passé.

A Bavai, cité des Nerviens, M. le chanoine H. Biévelet, qui assume la charge des fouilles, nous reçoit à l'entrée de l'enceinte romaine. Avec un solide optimisme et malgré le ciel douteux, il a fait dresser la table du déjeuner en plein air. Le soleil lui donne raison, et dans ce site pittoresque nous faisons honneur à un excellent repas.

études publiées par Mme G. Faider dans *Latomus*, t. V (1946), et dans les *Mélanges* offerts à M. J. Marouzeau (1948).

1. Voir P. Lefrancq, *Bibliothèque de Valenciennes, Notice sur quelques manuscrits*, Lille, 1935.

2. Voir *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'art*, t. X, 1940, et t. XII, 1942, et *Scriptorium*, I et II.

Puis le chanoine Biévelet nous guide dans une visite détaillée des vestiges qu'il a mis au jour depuis 1942.

Le champ de fouilles a été attaqué par les deux bouts, à l'ouest et à l'est, et, quoique la partie centrale soit encore à dégager, il est facile d'imaginer, dans ses grandes lignes, l'ensemble architectural, qui a une longueur de 245 mètres sur une largeur de 90.

La construction la plus importante est un double portique encadrant une place large de près de 50 mètres, longue d'au moins 70. Une bonne partie du sous-sol subsiste. Il était couvert de voûtes d'arêtes, et les murs revêtus d'une couche d'enduits colorés.

A l'ouest se trouvent les vestiges d'un édifice à trois nefs, dont le sous-sol était couvert de voûtes en berceau plein cintre sur doubleaux. Cet édifice est relié avec le double portique par trois *cellae* formant une sorte d'ample vestibule.

A l'extrémité orientale de cet ensemble, le chanoine Biévelet a dégagé les vestiges d'autres constructions : un portique bordé, sur le côté est, de *cellae* avec caves, un mur de clôture, un égout de grandes dimensions.

Des tessons de sigillée, utilisés dans le béton du mur à double paroi, permettent de dater le double portique des Antonins. Un « trésor » de cinquante deniers a été trouvé près du vestibule de la salle à trois nefs de l'ouest ; la pièce la plus récente est à l'effigie de Trajan Dèce.

Au lendemain des invasions du IIIe siècle, Bavai fut muni d'une enceinte. Les constructeurs eurent visiblement le souci d'en appuyer toute la moitié ouest sur les restes des constructions antérieures.

— Cette visite suscita l'intérêt de tous et fournit ample matière aux observations des archéologues et historiens présents : MM. Durry, Lavedan, Picard, Piganiol, Seston.

Puis le chanoine Biévelet nous mena au nouveau musée qu'il a entrepris d'organiser, contenant notamment des fragments de vases planétaires et de vases à figurations humaines, avec de rares inscriptions.

Notre Président et notre Administrateur remercient le chanoine Biévelet, qui a assumé à la fois le rôle d'hôte et de cicerone, et le félicitent des résultats remarquables qu'il a su obtenir avec de modestes moyens[1].

— La suite du programme comportait une excursion à Mariemont, où nous invitait Mme G. Faider, et où l'autocar nous emmène.

Mme G. Faider, conservateur du Musée légué à l'État belge par R. Warocqué, nous avait devancés ; après nous avoir accueillis sur le grand perron, elle nous conduit, par les galeries vitrées où s'étalent les admirables collections de porcelaine de Tournai, vers la bibliothèque où, assistée de M. J. Muller, bibliothécaire, elle nous souhaite la bienvenue.

1. On trouvera de ces fouilles un compte-rendu minutieux, avec plan et photographies, dans le rapport publié par le chanoine H. Biévelet dans *Gallia*, V, 1947, p. 301-317.

En notre honneur, les pièces rares les plus propres à nous toucher sont sorties des réserves : une orchestration de la *Marseillaise* de la main de Berlioz, des lettres de Descartes et d'humanistes français, les « Poésies du Roi mon maître » annotées par la plume acérée de Voltaire. Les collections d'art, les reliures précieuses admirablement présentées nous font regretter la fuite rapide du temps. La somptueuse bibliothèque s'est doublée maintenant d'une salle de travail où une plaque de bronze rappelle le souvenir du tant regretté Paul Faider, dont la mémoire est honorée ici avec piété et intelligence.

Mme Faider nous conduit ensuite aux salles d'art et d'archéologie grecque et romaine, où se trouve réunie une collection de haute valeur, disposée de façon à permettre de suivre une évolution dans la salle dite le Temple : éphèbe de Mariemont, fresques de Bosco-Reale, scène d'affranchissement. C'est surtout dans la salle des bronzes étrusques et romains que l'art de la présentation est le plus impressionnant.

La section archéologique du Hainaut nous ramène à l'étude du nord de la Gaule, à la tribu des Nerviens, à la voie Bavai-Cologne, bref à l'objet principal de notre Congrès : vases funéraires de Péronnes-lez-Binche, Mater de Bavai, « trésor » de Nimy. L'importance et la richesse des sites occupés avant 268, leur rareté et leur appauvrissement ensuite renseignent sur le caractère de l'occupation romaine aux diverses époques.

A l'intérêt scientifique, Mme Faider a su joindre le charme de l'hospitalité : dans la grande salle à manger du château, la table, décorée des fleurs du parc et des cristaux du musée, nous offre en friandises l'équivalent d'un somptueux dîner, servi par les charmantes jeunes filles de la maison.

Notre Président trouva à l'adresse de notre hôtesse les paroles propres à exprimer la reconnaissance et l'émerveillement de tous. Puis notre Administrateur, qui a eu le privilège de connaître le Mariemont d'avant-guerre[1], quand le deuil n'avait pas frappé cette demeure, rappelle le jour déjà lointain de juin 1938 où la Société fut reçue par P. Faider, le plus ancien et le plus fervent de nos adhérents étrangers. L'émotion qu'il ressent se communique à tous les assistants, conscients, en cette circonstance comme en mainte autre, de la compréhension et de la chaleureuse confraternité qui donne son sens à notre groupement.

A la nuit le car nous ramène à Lille par Mons et Tournai.

Le lundi matin 6 juin était consacré à une séance de travail, tenue de 9 heures à 11 heures dans le grand amphithéâtre de la Faculté.

Le Président salue M. le doyen Herman, fidèle à nos réunions, et si-

1. Voir *R. É. L.*, 1938, p. 245-246.

gnale la présence de nombreux étudiants lillois. Puis M. Marouzeau donne lecture de lettres d'excuses et de regrets de membres absents, et d'une épître en latin de M. Ch. Favez, président du Groupe romand.

Comme à Poitiers l'an dernier, les communications, au nombre de six, sont limitées à un quart d'heure chacune.

I. — M. F. Chamoux apporte une *contribution à l'iconographie des petits-fils d'Auguste, Gaius et Lucius Caesar.*

Le problème de la répartition entre Gaius et Lucius Caesar des nombreux portraits d'enfants ou de jeunes gens qu'on croyait pouvoir leur rapporter a reçu une solution définitive par suite de la découverte à Thasos d'un portrait de Lucius identifié par une inscription. M. Chamoux, qui a récemment étudié ce portrait et montré son importance pour l'iconographie de Lucius, tire maintenant les conséquences de cette étude en ce qui concerne les portraits de Gaius, qui se trouvent identifiés par contre-coup. Le document de base est la statue n° 136 de Corinthe, qui faisait paire avec un Lucius (n° 135). A partir de là, on peut classer divers portraits, qui nous rendent le visage du jeune prince aux différents âges de sa courte vie.

Une tête trouvée à Philippes nous le montre tout enfant, à cinq ou six ans à peine. Un portrait conservé à Genève le représente sous les traits d'un garçon de huit ou neuf ans. Un document découvert à Cassino en 1939, en même temps que deux inscriptions mentionnant des statues des deux frères, doit être considéré comme un portrait de Gaius vers douze ou treize ans, au seuil de l'adolescence. Une tête du Vatican, appelée d'ordinaire Auguste jeune, pourrait être un Gaius, âgé de dix-sept ou dix-huit ans. Enfin, la statue 136 de Corinthe le représente héroïsé, à l'âge de vingt-trois ans, l'âge même de sa mort[1].

II. — M. W. Seston présente quelques vues sur *le culte impérial, le culte des morts et les origines de la basilique latine chrétienne.*

Avant Constantin, sauf pour les baptistères, il n'y a pas eu d'architecture propre au culte chrétien : à Doura, à Rome, au IIIe siècle, c'est la maison de type local qui est la *domus Dei.* Comment expliquer l'apparition soudaine de la basilique latine chrétienne et son étonnante fortune? Dans l'étude de ce problème très ancien, E. Dyggve a apporté des éléments nouveaux : il a attiré l'attention sur les espaces entourés de colonnes qui précèdent l'entrée des palais impériaux à Spalato et à Ravenne et qu'il rapproche de la *basilica discoperta*, telle qu'elle a existé en rapport avec des tombeaux, particulièrement au Saint-Sépulchre constantinien.

1. Le texte complet et illustré de cette communication paraîtra dans le *Bulletin de Correspondance hellénique.*

Or, nous avons depuis 1941, à Ostie, le lieu de réunion d'une communauté du culte impérial, dans l'édifice des *Augustales*. Nous pouvons aussi comparer les lieux de culte de deux communautés religieuses ; en effet, à Tyr, dans l'église des chrétiens reconstruite en 314 qu'Eusèbe de Césarée nous a décrite (*H. E.*, X, 3), nous retrouvons les mêmes dispositions essentielles : atrium à portiques et bassin central de purification, triple porte conduisant à la salle de la synaxe eucharistique qu'Eusèbe appelle, notons-le, « l'édifice royal ». On ne peut nier l'influence de l'architecture du culte impérial sur les origines de la basilique chrétienne du IVe siècle.

Cependant, les premières basiliques que nous ayons, Orléansville (324) et Saint-Pierre de Rome (333?), sont très différentes de l'église de Tyr : l'autel y est au fond de la nef, dans une abside, ce qui est de grande conséquence. Avec Dyggve, on est tenté de penser que ce dispositif dérive de l'édifice funéraire, païen ou chrétien, tel qu'il a existé à Salone ou à Saint-Irénée de Lyon, qui est la seule basilique funéraire païenne que nous ayons.

Désormais, l'enquête sur les origines de la basilique chrétienne doit connaître deux directions de recherches : l'architecture religieuse du culte impérial et les monuments du culte funéraire. Il faudra aussi étudier la symbolique de l'autel chrétien et la théologie du Christ Pantocrator.

III. — M. J. Beaujeu, qui prépare une étude d'ensemble sur la religion romaine au siècle des Antonins, présente les résultats d'une enquête particulière sur *un aspect de la religion romaine au IIe siècle.*

Un grand nombre de *senatorii*, surtout parmi la noblesse italienne ou occidentale, ne manifestent un zèle religieux que par des dédicaces isolées à un dieu du Panthéon classique (divinité locale ou fonctionnelle, rarement abstraction personnifiée) : groupe des sceptiques, respectueux des formes, comme Tacite ou Pline le Jeune, ou amis de la tradition. Une seconde catégorie, nouvellement apparue, comprend de vrais dévots, qui montrent un enthousiasme ardent pour certaines divinités venues de Grèce, parmi lesquelles les dieux guérisseurs connaissent une vogue inouïe : Esculape d'abord, avec son cortège de Nymphes et d'Eaux salutaires, et ses associés Hygie, Apollon, Silvanus, ou encore Sérapis. Cette vogue semble s'expliquer par le rayonnement de l'Ouest hellénisé et par le philhellénisme d'Hadrien, lui-même dévot des mystères helléniques.

Les influences orientales se font sentir dans certaines conceptions religieuses (idée sémitique du grand dieu régnant sur tout l'univers, tendance vers la hiérarchie à trois degrés du néo-platonisme : dieu suprême, dieux intercesseurs, génies) ou dans l'extension de cultes reçus depuis longtemps à Rome, comme celui de Sérapis et Isis ; mais les

dieux orientaux à rites ésotériques, Mithra, Jupiter Dolichénus, Cybèle, Dionysos même, ne s'infiltrent que lentement encore dans l'aristocratie. — M. DURRY fait préciser que ces conclusions sont valables pour le IIe siècle, mais non pour le Ier. — M. PIGANIOL souligne le rôle important d'Esculape encore au IVe siècle et l'influence capitale d'Hadrien, type de sénateur dévot.

IV. — M. J. HEURGON, examinant la question des *reprises posthumes des comédies de Térence* dont les didascalies portent la trace, fait observer qu'elles sont datables de 146 et des années qui suivent. La fortune de Térence, dans les treize années précédentes, avait subi une éclipse qui s'expliquerait assez bien par la réaction antihellénique (expulsion des philosophes grecs, obstacles au développement de la scène romaine). En 146, la prépondérance incontestée de Scipion Émilien et de ses protégés valut à Térence un regain de faveur.

A propos de l'une de ces reprises, celle de l'*Andrienne*, M. HEURGON montre que la dénomination de l'édile Q. Minucius doit être complétée par le *cognomen* Thermus, qui apparaît défiguré dans certains manuscrits de Donat sous la forme (*Q. Minucio*) *termo*[*nii*][1].

V. — M. A. PIGANIOL étudie le *calendrier brontoscopique* qui nous est conservé, parmi d'autres documents astrologiques, dans le *De ostentis* de Jean Lydus, et qui se donne pour un document d'origine étrusque adapté pour les besoins de Rome par Nigidius Figulus. Ce texte peut être élucidé grâce à différents rapprochements. Il rentre certainement dans la catégorie des documents d'inspiration chaldéenne ; on comparera utilement les « hémérologies et ménologies d'Assur » publiées en 1939 dans la thèse de Labat. Il devait certainement être très proche des *libri fulgurales* des Étrusques, dont le traité de Lydus nous a également conservé un exemplaire. Le plus surprenant pour nous, c'est que le langage du *Calendrier brontoscopique* est identique à celui de la *Réponse des haruspices*, citée dans le discours prononcé par Cicéron peu après son retour d'exil (§ 19) ; des deux parts il est fait mention de la discorde des puissants, de la menace de la tyrannie, dans des formules toutes pareilles.

Il est indubitable que la réponse des haruspices dérive d'un texte apparenté au *calendrier brontoscopique*, sinon de ce texte lui-même. Que résulte-t-il de ces rapprochements? Ils tendent à confirmer la thèse de l'origine orientale des Étrusques, et à préciser les tendances politiques de Nigidius, s'il a inspiré, comme il semble, la réponse des haruspices. Mais il faut utiliser très prudemment ce document pour illustrer les

1. On trouvera ci-dessous (p. 106) un compte-rendu plus détaillé de cette communication.

troubles de la fin de la République, puisque c'est un texte composite, d'origine orientale, remanié par les Étrusques, puis par les Romains.

VI. — M. Ch. Picard clôt la série des communications en examinant un *bronze de Bavai*, trouvé en 1893 et conservé au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain.

La statuette passe pour celle d'un guerrier, et elle a, en effet, quelques aspects extérieurs assez masculins. Mais elle montre en fait des cheveux féminins, un costume féminin, un visage féminin ; en regardant la statuette à plat, ou renversée, toute incertitude disparaît.

On doit donc parler d'un bronze « amazonien » de Bavai, et non plus du « guerrier blessé de Crésilas ». D'autant que l'artiste a accumulé à dessein les symboles amazoniens autour de son personnage : double hache, pelta (bouclier), etc. — Et il a fait une « blessée », ce qui est caractéristique pour les amazones classiques d'Éphèse.

On notera que deux empereurs au moins se sont intéressés à l'Amazone de type équivoque que représente le bronze de Bavai : Néron, qui ne voyageait pas sans une Amazone « aux belles jambes » copiée sur celle de Strongylion, et qui, au moment de la révolte de Galba, a fait costumer en Amazones toutes ses maîtresses, et Commode, qui se proclame *Amazonius*, se déguise même en amazone et paraît au cirque en cet état[1].

— La séance, levée à 11 heures, est suivie d'un apéritif offert par M. le Recteur et Mme Souriau dans le grand salon de l'Académie.

L'excursion se termine à Amiens, l'après-midi du lundi. Un arrêt de quelques heures nous permet d'y visiter un chantier de fouilles et la salle du musée consacrée aux trouvailles sous la direction de MM. Richard, conservateur du Musée, Estienne, archiviste départemental, et Fr. Vasselle, chargé des fouilles.

Le Musée possède déjà de nombreux objets trouvés soit dans le lit de la Somme, ce qui fait penser à un culte rendu à une divinité des eaux, soit au hasard des fouilles et des sondages. Les fouilles, en effet, sont conduites de deux façons : par forage de puits, qui permettent de retrouver le sol antique et le plan de la ville romaine, et par déblaiement de chantiers, dont l'exploitation fait apparaître l'importance de *Samarobriva* sous le Bas-Empire. On peut faire confiance à l'ancienne et toujours jeune *Société des Antiquaires de Picardie* pour exploiter au mieux ce riche terrain.

Il va de soi qu'on ne quitte pas Amiens sans avoir revu la cathédrale, qui se dresse intacte dans un désert de ruines. M. Crampon, professeur à

1. On trouvera ci-dessous, p. 110, un compte-rendu plus détaillé de cette communication.

l'École supérieure, amoureux passionné de l'édifice, nous promène de la nef au grand portail et au chœur, nous faisant profiter jusqu'au bout des quelques instants que nous laissait encore l'heure du retour.

Ce compte-rendu, strictement objectif suivant la loi du genre, ne répondrait pas au sentiment unanime des participants si celui qui l'a rédigé ne faisait un retour sur ces belles journées pour rendre hommage à l'organisateur dévoué et discret de l'excursion, M. J. Heurgon ; à la savante et accueillante hôtesse de Mariemont ; au président M. A. Dain, latiniste, helléniste, amateur d'art, dont les allocutions ont su souligner avec pertinence tous les moments et aspects du voyage. La pensée de tous, au cours de l'excursion, se reportait, chargée de regrets et de vœux, vers Mme Marouzeau, empêchée par sa santé de nous accompagner, et notre affection entourait notre Administrateur, initiateur de ces beaux voyages, qui nous en promet déjà de nouveaux : Dijon, Strasbourg, la Belgique, la Hollande...

L. NOUGARET.